Document generated on 04/27/2024 4:13 a.m.

Séquences : la revue de cinéma

Jean-Pierre, Dame et les autres
Le champ des influences des frères Safdie

Romain Dumont

Number 323, July 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95101ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dumont, R. (2020). Jean-Pierre, Dame et les autres : le champ des influences des frères Safdie. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 32–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean-Pierre Dame et les autres

Le champ des influences des frères Safdie

ROMAIN DUMONT

«Au visionnement d'***Uncut Gems***, il semble impossible, tellement c'est incontestable, de ne pas établir un rapprochement entre le jeu compulsif d'Howard Ratner (Adam Sandler) et celui de Bob Montagné (Roger Duchesne) dans **Bob le flambeur**. Tous les joueurs pathologiques se ressemblent, me direz- vous. Certes, mais jamais aussi précisément que ces deux-là.»

Jean-Pierre Melville, né Jean-Pierre Grumbach. Ça importe peu, puisque le nom d'emprunt, comme celui d'origine, semble avoir déserté le menu de nos discussions contemporaines. Silence radio. Pourtant, s'il existe un cinéaste d'un autre temps qui a su forger une omniprésence sur le nôtre, c'est bien lui. De Takeshi Kitano à Quentin Tarantino, de Jim Jarmusch à Nicolas Winding Refn, foisonnent les réinterprétations, les clins d'œil et même les scènes délibérément copiées-collées d'après la cinématographie de Melville. Aujourd'hui, la ville de New York semble être devenue la Mecque des inconditionnels du réalisateur d'***Un flic***, du ***Samouraï*** et du ***Cercle rouge***. À juste titre pour cet homme habité par un goût de l'Amérique qui n'avait rien d'accessoire. Enfin… bon. Bien plus que son Stetson vissé sur la tête, son cigare en bouche ou ses Ray Ban Pilot portées de jour comme de nuit, c'est sa filmographie colossale qui fait de Melville un pont des plus solides entre le cinéma français et celui de genre américain. Une inclination profonde qui ne s'est jamais effritée, pas même durant les premières décennies de ce nouveau siècle. Grâce à James Gray d'abord et ses premières œuvres ***Little Odessa***, ***The Yards***, ***We Own The Night***, un réalisateur aussi discret qu'efficace, devenu au fil du temps le symbole de la pertinence des films noirs contemporains, les néo-noirs.

Ensuite, depuis peu et sans se tromper, grâce aux frères Safdie et à leur façon d'arborer une extrême stylisation à laquelle n'échappait pas Melville. Mais encore, à travers leurs emprunts scénaristiques. Au visionnement d'***Uncut Gems***, il semble impossible, tellement c'est incontestable, de ne pas établir un rapprochement entre le jeu compulsif d'Howard Ratner (Adam Sandler) et celui de Bob Montagné (Roger Duchesne) dans ***Bob le flambeur***. Tous les joueurs pathologiques se ressemblent, me direz-vous. Certes, mais jamais aussi précisément que ces deux-là. Identiques dans le plaisir qu'ils éprouvent, dans ce sentiment infini qui les habite à chaque mise et surtout dans cette philosophie du jeu qu'eux-mêmes ignorent. Ils ne jouent plus pour gagner, mais simplement pour jouer. Ensuite, dans la structure même des deux récits, les similarités sautent aux yeux : deux chutes à la tension cathartique, des crises cardiaques intentionnellement programmées. La première tournée au casino de Deauville et l'autre à mi-chemin entre Boston et New York, au casino Mohegan Sun. Deux séquences avec le même effet : nous pousser à parier avec le personnage, à éprouver son angoisse, à nous le faire

détester de nous imposer tout ce stress. Deux chutes d'une fatalité inéluctable. Rappelez-vous lorsque Bob Montagné, qu'on a vu perdre tout au long du film, décide d'aller jouer quelques minutes avant de braquer le casino. Il commence à gagner et ne peut s'arrêter de miser, comme il ne peut cesser d'empocher. Pourtant, en sortant avec son magot juste avant 17 heures – heure du braquage –, la police débarque. La scène dégénère en fusillade. Comme quoi, même dans les plus grandes victoires, impossible de triompher. Ça vous fait penser à quelque chose ? À un match des Celtics de Boston contre les Sixers de Philadelphie peut-être…

Uncut Gems des frères Safdie a été ressenti comme un séisme dans le milieu cinématographique. Tous se sont arrêtés pour apporter des réponses à ce succès. Comprendre ce qui faisait des frères Safdie ce qu'ils représentent aujourd'hui. S'il est convenu qu'ils possèdent une cinéphilie quasi encyclopédique (de Melville à Cassavetes et plusieurs autres), qui s'avère sans doute nécessaire pour connaître un tel retentissement, cet article souhaiterait avancer une autre hypothèse. Plus qu'une hypothèse : une conviction hautement scientifique. Le succès des frères Safdie tient moins à leur culture cinématographique qu'à un dénommé Dame Dash, personnage incontournable de la culture new-yorkaise. Pour renchérir, il ne fait aucun doute que la genèse de leur dernier film est née de la suite du visionnement d'une séquence mémorable de la vidéo *The Last Days of the ROC Reloaded* sur YouTube. À brûle-pourpoint, cette hypothèse – non validée – prétend que sans Dame Dash, pas de frères Safdie, et que sans ce documentaire, pas d'***Uncut Gems***.

Mais au fait, qui est Dame Dash ? Dame Dash a été pendant un moment le René Angélil du hip-hop, dans la lignée des Puff Daddy et Suge Knight. Tout commence en 1995, lorsqu'il devient cofondateur du label de musique Roc-A-Fella avec Kareem « Biggs » Burke et Shawn « Jay-Z » Carter. Une maison de disque créée en réponse aux nombreux grands majors américains qui refusaient de signer Jay-Z. Quelques mois plus tard, dans la débrouille, paraît le premier album du rappeur, *Reasonable Doubt*, sous l'étiquette Roc-A-Fella. La suite fait partie de l'histoire : cinq albums en cinq ans, projetant Jay-Z à un statut d'icône mondiale et entraînant le label à prendre, lui aussi, de l'ampleur. Au début des années 2000, il signe d'autres artistes, tels Beanie Sigel, Cam'ron et The Diplomats. C'est à cette époque que l'éléphantesque label Def Jam décide d'acheter des parts de Roc-A-Fella. Cette entente signe pour ainsi dire le début de la fin de l'amitié entre Jay-Z et Dame Dash. Dès qu'ils sont propulsés dans ce monde de cravatés, Dame Dash, personnalité déjà assez affirmée, devient de plus en plus paranoïaque, se méfiant de ceux qui ne voient dans le rap qu'une machine à sous. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'il popularise l'expression « culture vultures », les vautours de la culture. Comme plusieurs de ma génération, j'ai découvert le personnage, des années plus tard, dans des vidéos YouTube provenant d'images tournées à cette époque et réunies dans un documentaire intitulé *The Last Days of The ROC Reloaded*. Deux séquences de ce documentaire sont prépondérantes pour comprendre les frères Safdie.

1. Bob le flambeur
de Jean-Pierre Melville

1. We Own The Night
de James Gray

1. Uncut Gems
des frères Safdie

1

2

« Josh et Benny sont restés des mecs de New York à l'éclectisme schizophrénique pour seul instinct de survie. Comme si leur enfance passée des deux côtés de la East River les avait forcés à une alternance incessante des cinémathèques. Entre les respectables et celles qui le seraient moins. Entre ***Meantime*** de Mike Leigh et les séquences de *The Last Days of the ROC Reloaded*, entre la collection Criterion et les vidéos cellulaires sur le site web World Star Hip-Hop. »

BIENVENUE AU MEETING

La première séquence débute alors que Dame Dash traverse les couloirs des bureaux de Def Jam, arborant short de basket bleu et long t-shirt blanc. À son allure, on remarque qu'on est bien au début des années 2000… et qu'il ne semble pas de belle humeur. Puis, il arrive dans une salle de réunion, où, de toute évidence, on ne l'attend pas. On comprend aussitôt la raison de sa colère, les gens de Def Jam ont organisé une réunion portant sur l'avenir de la carrière de Jay-Z sans qu'aucun membre de l'équipe de Roc-A-Fella en ait été avisé. Mise en contexte : après avoir signé un partenariat avec le label, Def Jam considère comme un obstacle pour leurs affaires l'omnipotence de Dame Dash sur ses artistes. Ce n'est pas lui et ses airs de gangster qui contribuent à vendre des disques.

Mais bon, voilà… surprise ! Il est venu quand même. Une dizaine de personnes, regards baissés, sont assises autour de la table. Lui, les encercle en gueulant à profusion des : « What's up ? ». Certains tentent de se justifier de manière candide. Vous savez, cette innocence qui ne suggère qu'une culpabilité certaine. Dame Dash n'en démord pas, avec l'accent et les intonations de Denzel Washington dans ***Training Day***, il poursuit : « That shit don't fly right. That shit is fucked up. You do not control any of my artists ». Et puisqu'il est là, il leur demande de reprendre. De quoi allaient-ils parler ? C'est le temps. Allez hop ! Évidemment, personne ne répond. Enfin, un homme prend une gorgée d'eau comme si elle pouvait lui donner un peu de courage, se lève et déclare : « No we're gonna reschedule then ». C'est le patron, Randy Acker, qui pense mettre ainsi fin à l'humiliation collective. « WTF you mean you're gonna reschedule ? ».

Dame Dash le poursuit dans les bureaux et surenchérit : « You're weak, you're not a leader, you're a coward. You can't bring nothing to the table for my culture. For hip-hop, you don't know shit about it. ».

Tant de panache, tant d'authenticité et tant de révolte en une seule personne ; trop, penseront certains. C'est un euphémisme de dire que Dame Dash était un vrai personnage de film. Il fournit lui-même la raison pour laquelle on réalisait des films. Un héros, peu nuancé certes, mais qui faisait face aux vautours. Seul contre cent. Aujourd'hui, cette vidéo visionnée des millions de fois est porteuse d'espoir. Elle laisse croire que le jour de la réunion venu, ce ne sont pas toujours les perpétuels dépeceurs de la prochaine tendance qui ont le dernier mot.

DIAMOND DISTRICT

Toujours dans le même documentaire, on retrouve Dame Dash dans une bijouterie du Diamond District de New York. Entre ses mains, une chaîne à l'effigie de Roc-A-Fella. Ses yeux font des allers-retours entre celle-ci et le joaillier, Avi, qui a droit à un interrogatoire en règle. « C'mon Avi, tell me the truth Avi. Who made this Avi ? »

La position d'Avi n'est pas très favorable. Non seulement revend-il, sans autorisation, un bijou avec le logo de Roc-A-Fella, la compagnie de l'homme devant lui, mais il semble dans l'impossibilité de trahir le nom de celui qui le lui a vendu, sans doute à prix modique. Dans la tête de Dame Dash, cette chaîne est la preuve qu'un de ses proches collaborateurs a préféré vendre son cadeau à Avi plutôt que de le conserver. Ou pire, qu'elle a été volée à un membre de son entourage. En la rachetant, le bijoutier a cautionné ce vol. Dans tous les cas de figure, il devient impensable de le

quitter sans connaître l'identité du vendeur. Devant l'obstination d'Avi qui refuse de répondre à cette simple question, Dame Dash – avec la diplomatie qu'on lui connaît –, décide de quitter la bijouterie en marchant calmement, pendentif en main. La scène est si parfaite qu'elle semble scénarisée.

Si elle ne l'est pas, elle sera réinterprétée plus tard par les Safdie dans ***Uncut Gems***. Car, excluant la présence d'un box de verre pour emprisonner un voleur éventuel, c'est le genre de bourbier dans lequel se serait enfoncé Howard Ratner, le fabricant de Furbies en diamant. Il partage avec Avi cette témérité qui les rend enclins à la magouille aux dépens de gens qui pourraient les défigurer à tout instant. Certes, celui qu'on découvre au détour d'une colonoscopie se montre un peu plus matador, lorsqu'il attaque The Weeknd par exemple, mais il ne remporte aucune de ses batailles. Si ce n'est un goût malsain pour la violence physique à laquelle il s'assujettit, c'est à tout le moins l'adhésion à une philosophie absurde qui consiste à se mettre dans la merde. Encore, ces deux personnages sont habités par cette constante des grandes gueules, pourtant jamais enclins à répondre aux questions lorsqu'il est temps de rendre des comptes. Toujours à user de subterfuges : de gigantesques détournements d'attention et des fabrications d'histoires. Ce sont des conteurs nés, leur seul moyen d'évoluer dans un district qui ressemble plus à une jungle qu'à une mine d'or.

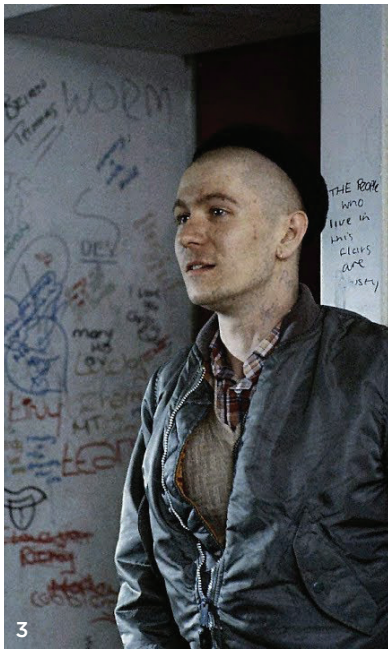
Il a été expliqué à maintes reprises que le père des Safdie était un coursier dans le Diamond District. Il est possible qu'il leur ait rapporté ce genre de situation. Reste que ce ne sont pas les liens familiaux qui les ont guidés dans ce quartier pour trouver un joaillier qui leur en apprendrait, mais bien le rappeur Cam'ron. C'est lui qui leur a présenté son propre diamantaire, Izzy Aranbayev, et qui leur a permis de l'observer travailler, de retenir ses mimiques, etc. C'est aussi lui qui, en 2002, a sorti un album platine, *Come Home with Me*, sous l'étiquette de… Roc-A-Fella Records.

LES FRÈRES SAFDIE

J'ai tenté de valider mes divagations auprès de Josh Safdie sur Instagram, en vain, hélas. Reste le fait que corrélation avérée ou pas, mieux qu'une quelconque théorie universitaire, une vidéo ou deux de ce mandarin de la culture hip-hop nous enseignent l'enracinement comme élément central du cinéma des frères Safdie. Un cinéma qui exsude leur ville d'origine, New York, sa mixité culturelle et ses innombrables paradoxes. Alors oui, peut-être sont-ils redevables à Melville, Babenco, Cassavetes, mais ils le sont tout autant à Dame Dash et aux autres qui ont su forger ce chaos bien régulé. Car Josh et Benny sont restés des mecs de New York à l'éclectisme schizophrénique pour seul instinct de survie. Comme si leur enfance passée des deux côtés de la East River les avait forcés à une alternance incessante des cinémathèques. Entre les respectables et celles qui le seraient moins. Entre ***Meantime*** de Mike Leigh et les séquences de *The Last Days of the ROC Reloaded*, entre la collection Criterion et les vidéos cellulaires sur le site web World Star Hip-Hop.

C'est uniquement à travers cette polyvalence que les Safdie ont su utiliser ces « éléments empruntés » à leur ville pour créer quelque chose de profondément humain et surtout, d'honnête. Pensons seulement aux visages qui tapissent leurs images : Arielle Holmes, toxicomane de tous les maux, qui a écrit ses mémoires pour ensuite jouer son propre rôle dans ***Heaven Knows What***; Buddy Duress, l'autre découverte de ce film, qui n'a pu en faire la promotion parce qu'il était enfermé à la prison de Rikers Islands; Lenny Cooke, sujet de leur documentaire éponyme, ce joueur de basketball qui, à une époque, était promis à une plus belle carrière que Lebron James et qui n'a jamais été repêché par la NBA… Jonathan Aranbayev, le fils du joaillier de référence dans ***Uncut Gems***, jouant le rôle du fils d'Howard… La liste est longue et témoigne de leur amour sincère pour la culture, les gens et les rues qui définissent leur ville.

Cette façon de faire new-yorkaise, c'est d'abord leur façon de vivre – et ce l'était bien avant que le succès frappe à leur porte. Il faut peut-être revenir au tout début pour se convaincre qu'aucune allégorie n'explique mieux leur succès que l'image de ce mec – je répète, long t-shirt, short de basket bleu – qui débarque à l'improviste dans les bureaux bien propres de Def Jam. Pendant une décennie, les frères n'ont espéré l'aide de personne pour créer un cinéma libre de toutes contraintes. Ce sont des *hustlers* qui, à force de très bons courts métrages à microbudget, en sont venus à faire leur premier long métrage : ***The Pleasure of Being Robbed***. Un film en 16 mm réalisé avec un budget détourné, qui était destiné au tournage d'un court métrage faisant la promotion de sacs de la styliste Kate Spade. Résultat : certes, une caméra souvent tremblotante et une histoire faible par moments, mais une première cannoise où ils sont dès lors reçus comme les dignes héritiers new-yorkais de Lumet et de Scorsese. C'est clair, eux aussi, les Safdie n'étaient pas conviés au *meeting*, mais comme Dame Dash, ils ont refusé d'attendre une invitation. Ils ont défoncé des portes pour prendre le contrôle de la discussion, et ce, dans leur slang. Alors comment ne pas penser aujourd'hui que les Safdie en doivent un peu à Jean-Pierre, à Dame et aux autres… ◢



—

1. Uncut Gems
des frères Safdie

—

2. *The Last Days of the ROC Reloaded*
de Choke No Joke

—

3. Meantime
de Mike Leigh

—

4. The Pleasure of Being Robbed
de Josh Safdie